LE VAMPIRE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE,

Par MM. *** ;

Musique de M. ALEXANDRE PICCINI ;

Décors de M. CICERI ;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 13 Juin 1820.

PRIX : 1 fr. 25 c.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Editeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1820.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PERSONNAGES.	ACTEURS.

72175

(Dans le Prologue.)

ITURIEL, ange de la Lune.	Mlle. *Descotte.*
OSCAR, génie des Mariages	M. *Moëssard.*
UN VAMPIRE.	M. *Philippe.*
Vampires, Fantômes.	

Pièces nouvelles qui se trouvent chez le même Libraire.

L'ARTISTE AMBITIEUX, ou l'Adoption, comédie en 5 actes, en vers, par M. Théaulon..... 2 fr. 50 c.

LE FOLLICULAIRE, comédie en 5 actes et en vers, par M. Delaville..... 3

L'ERMITE DE SAINT-AVELLE, vaudeville en un acte, par MM. Théaulon et Capelle..... 1 50

PROLOGUE.

(L'ouverture a exprimé une tempête.)

(Au lever de la toile, le ciel est obscur, et tous les objets confus. Il s'éclaircit peu à peu. La scène se passe dans une grotte basaltique, dont les longs prismes se terminent à angles inégaux vers le ciel. Le ceintre est découvert. L'enceinte de la grotte est semée de tombeaux de forme diverses, des colonnes, des pyramides, des cubes d'un travail brut et grossier. Sur une tombe de l'avant-scène, on voit une jeune fille couchée, et plongée dans le plus profond sommeil. Sa tête est appuyée sur un de ses bras, et recouverte de son voile et de ses cheveux.)

(Du côté opposé, est assis Oscar; il se lève et parcourt le théâtre avec inquiétude.)

(La lumière s'est augmentée progressivement. L'ange de la lune, en robe blanche flottante, s'adresse à Oscar.)

ITURIEL.

Que vois-je? est-ce toi, mon cher Oscar; toi, le génie protecteur des mariages, dans ces lieux redoutables que je crains moi-même d'éclairer!... Oui, de toutes les scènes lugubres de la nuit, dont l'astre que je conduis sert à dissiper l'horreur, il n'en est point qui m'effraie autant que l'approche des grottes de Staffa. Quand les premiers rayons de la lune se brisent sur la neige éblouissante des sommets de la Calédonie, je frissonne malgré moi, et l'aspect de ces tombeaux me saisit d'une horreur que je n'ai pu m'expliquer encore.

OSCAR.

Grâces te soient rendues, Ituriel, ton arrivée me console et me rassure; mais ai-je besoin de te dire quel soin m'a conduit ici; laisse tomber un de tes regards sur ce tombeau...

ITURIEL.

Que vois-je? une jeune fille endormie, en ces lieux où tout respire l'inquiétude et la terreur!

OSCAR.

Tu n'en connais pas encore tous les secrets. Cette jeune fille est miss Aubray, la plus belle et la plus riche héritière de l'Ecosse. Elle doit épouser demain le comte de Marsden, qui possède sur le continent de l'Ecosse des terres vastes et superbes, et qui est connu dans toute l'Europe qu'il vient de parcourir, par l'éclat de son esprit et la perfection de ses qualités.

ITURIEL.

Quel hasard étrange l'a égarée dans ces solitudes?...

OSCAR.

Le comte de Marsden n'est attendu que demain. Miss Aubray suivait la chasse de son frère, quand s'est élevé l'orage terrible que tes premiers rayons ont eu tant de peine à dissiper.

ITURIEL.

C'est donc toi qui l'a sauvée; ah! je te reconnais à ce soin; mais que faisais-tu au milieu des glaces de Staffa?...

OSCAR.

Aucun endroit de la terre ne fixerait mon attention avant celui-ci, quand il s'agit d'un mariage, et que l'innocente fiancée, ignorant les malheurs qui lui sont réservés, est prête à tomber des bras de l'amour dans ceux de la mort.

ITURIEL.

Explique-toi... Serait-il vrai que d'horribles fantômes viennent quelquefois, sous l'apparence des droits de

l'hymen, égorger une vierge timide, et s'abreuver de son sang ?

OSCAR.

Ces monstres s'appellent les *Vampires*. Une puissance, dont il ne nous est pas permis de scruter les arrêts irrévocables, a permis que certaines ames funestes, dévouées à des tourmens que leurs crimes se sont attirés sur la terre, jouissent de ce droit épouvantable qu'elles exercent de préférence sur la couche virginale et sur le berceau. Tantôt elles y descendent, formidables, avec la figure hideuse que la mort leur a donnée. Tantôt, plus privilégiées, parce que leur carrière est plus courte et leur avenir plus effrayant, elles obtiennent de revêtir des formes perdues dans la tombe, et de reparaître à la lumière des vivans sous l'aspect du corps qu'elles ont animé.

ITURIEL.

Et cette jeune infortunée était poursuivie, sans doute?

OSCAR.

Les ombres errantes des Vampires, éparses dans les nuages du soir, avaient grossi de leurs clameurs le tumulte de l'orage. Quelques voix insidieuses, jetées d'intervalle en intervalle, avaient égaré ses pas vers la grotte de Staffa; elle s'y précipitait pour chercher un asile contre la tempête, quand le hasard fit tomber mes yeux sur elle du haut des régions eélestes. Je la suivis pour la sauver.

ITURIEL.

Et ces montres ont-ils paru ?

OSCAR.

La première heure du matin les réveille dans leurs sépultures; une fois que le retentissement du coup sonore a expiré dans tous les échos de la montagne, ils retombent immobiles dans leur demeure éternelle. Mais il en est un parmi eux, sur lequel mon pouvoir plus borné... que dis-je! la destinée elle-même ne revient jamais sur ses arrêts.

Après avoir porté la désolation dans vingt pays divers, toujours vaincu, toujours vivant, toujours plus altéré du sang qui conserve son effroyable existence... Dans trente-six heures, à la première heure de la soirée, il doit enfin subir le néant, peine légitime d'une suite incalculable de forfaits, s'il ne peut d'ici là y joindre un forfait de plus, et compter encore une victime.

ITURIEL.

Le néant!

OSCAR.

Le plus sévère des châtimens infligés par le grand esprit. Et comme son avenir est sans ressources, il a toutes les ressources du présent. Il peut prendre toutes les formes, emprunter tous les langages, user de toutes les séductions. Rien ne lui manque des apparences de la vie; mais la mort, qui n'abandonne jamais sa proie tout entière, a imprimé sa trace sur son visage, et même cet indice repoussant se dérobe encore aux yeux qu'il a intérêt de tromper.

ITURIEL.

Hélas! qu'espères-tu? Notre pouvoir est limité, et les domaines de la mort sont sacrés pour nous.

OSCAR.

Ils ne sont pas fermés à la justice divine. Puisqu'un terme était marqué aux crimes du Vampire, pourquoi ne serait-ce pas à moi d'en arrêter le cours? Quels que soient les devoirs qui m'appèlent ailleurs, ne t'étonne pas de me retrouver encore deux fois en Calédonie.

ITURIEL.

Hélas! puisses-tu réussir dans tes projets... Mais qu'entends-je! Ton entretien m'a retenu long-tems au-dessus de ces grottes.

(*On entend sonner une heure au timbre argentin d'une*

cloche éloignée. Le tam-tam la répète d'écho en écho par gradation.)

OSCAR.

Arrête et regarde.

(*Toutes les tombes se soulèvent du moment où l'heure retentit. Des ombres pâles en sortent à demi et retombent sous la pierre tumulaire, à mesure que le bruit s'évanouit dans l'écho.*

Un spectre vêtu d'un linceuil s'échappe de la plus apparente de ces tombes. Son visage est à découvert. Il s'élance jusqu'à la place où miss Aubray est endormie, en criant: Malvina !)

OSCAR.

Retire-toi.

LE SPECTRE.

Elle m'appartient.

OSCAR *saisit la jeune fille endormie.*

Elle appartient à Dieu, et tu appartiendras bientôt au néant.

LE SPECTRE *se retire, mais en menaçant et en répètant:*

Le néant!

(*Ituriel traverse le théâtre dans un nuage.*)

Le theâtre change et représente un des appartemens de sir Aubray.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.	ACTEURS.

(Dans la Pièce.)

Lord RUTWEN	M. *Philippe.*
Sir AUBRAY	M. *Perrin*, ou *Thérigny.*
MALRINA	Mad. *Dorval.*
BRIGITTE	Mad. *St.-Amand.*
EDGAR	M. *Edmon.*
SCOP	M. *Pierson.*
PETTERSON	M. *Dugy.*
LOVETTE	Mlle. *J. Vertpré.*
OSCAR	M. *Moëssard.*
Domestiques.	
Villageois.	

LE VAMPIRE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Salle du château de Staffa.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, SCOP, EDGAR.

BRIGITTE.

Mes enfans, venez vous reposer dans cette salle, et réjouissez-vous; notre jeune maîtresse est retrouvée, elle repose dans son appartement.

SCOP.

Le ciel en soit loué!

BRIGITTE.

Vous devez être bien fatigués!

EDGAR.

Parbleu! après avoir battu la forêt toute la nuit!

BRIGITTE.

Voici de quoi vous rafraîchir.

SCOP.

Bien obligé, Mistriss, car je me sens enroué à force d'avoir crié de tous côtés: Miss Aubray! et les échos seuls nous répondaient.

EDGAR.

Il est surprenant, en effet, qu'elle ne nous ait pas entendus, à quelle heure est-elle rentrée ?

BRIGITTE.

Après deux heures, cette nuit. Il paraît qu'elle s'était égarée hier au soir, à la fin de la chasse, et que l'orage l'a surprise... elle a enfin rencontré son frère dans les environs du château, et ils sont rentrés ensemble par la petite porte du parc, qui donne sur le sentier des grottes.

SCOP.

Bonté du ciel ! elle s'était égarée près des grottes !

EDGAR.

Par St.-Georges ! il faut que cela soit, c'est justement la seule partie de la forêt que nous n'ayons point parcourue... cet imbécille n'a jamais voulu que nous allassions de ce côté !

SCOP.

Y pensez-vous ! me préserve le ciel d'approcher la nuit de ces grottes infernales... les grottes de Staffa! le repaire des méchans esprits !

EDGAR.

Oh ! le benêt ! je ne crois pas aux esprits, moi !..

SCOP.

Tant pis, monsieur Edgar, tant pis, il vous en arrivera mal, demandez plutôt à Misriss Brigitte.

BRIGITTE.

Il est vrai que, depuis notre arrivée dans cette île, j'ai entendu raconter à ce sujet des choses merveilleuses.

SCOP.

Dites donc effroyables, épouvantables ! est-ce que vous ne savez pas l'histoire de la dernière héritière de Staffa ?

EDGAR, *buvant.*

Que lui est-il arrivé à cette héritière ?

BRIGITTE, *avec mystère.*

Paix donc, si on nous entendait.

SCOP.

Ah ! vous savez donc l'histoire, vous ?

BRIGITTE.

Non. Mais sir Aubray a menacé de chasser de chez lui quiconque s'entretiendrait de ces choses surnaturelles, qu'il appelle des rêveries... cependant je ne serais pas fâchée de savoir...

EDGAR.

Mais, en ce moment, personne ne peut nous entendre; allons, Scop, contente la curiosité de Mistriss, dis-nous l'histoire de cette héritière.

SCOP.

Je vais vous raconter ça, c'est fièrement joli, mais promettez-moi de ne pas avoir peur... oui, vous faites les braves, vous autres, mais moi, rien que d'y penser, ça me fait venir la chair de poule; tenez, approchez-vous, et serrez-vous bien... imaginez-vous qu'il y avait une fois une jeune fille, qui voulut tâter du mariage... cette même jeune fille était fiancée avec un jeune et riche Seigneur d'Ecosse; les fêtes du mariage étaient préparées dans ce château; la veille des noces, le soir, les deux amans furent se promener dans la forêt, je ne sais pas trop pourquoi faire, mais enfin ce ne sont pas mes affaires. Tant il y a qu'ils furent se promener bras dessus, bras dessous; ils portèrent leurs pas vers les grottes, et ils ne revinrent plus.

EDGAR.

Bon !

SCOP.

Plus du tout jamais ? V'là qu'on les cherche par mer et par terre : où sont ils donc, où sont-ils donc ? et le lendemain, qu'est-ce qu'on trouva; le corps de la jeune fille tout couvert de sang, elle avait été égorgée; quant au jeune homme, on n'en entendit plus parler depuis; il y a cent ans de cela, et il n'a pas encore donné de ses nouvelles

depuis ce tems : c'est à cette époque que le château de Staffa est passé dans la famille de sir Aubray.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! savez-vous que cette histoire est affreuse !

EDGAR.

Ces esprits-là étaient, je crois, d'accord avec les ancêtres de sir Aubray, pour leur faire avoir ce riche héritage.

SCOP.

Dame, il y a cent ans que cela est arrivé, vous pensez bien que je n'y étais pas ; mais le grand oncle de mon grand père le tenait du grand père de ma grand' mère, ainsi c'est sûr. Si ça avait été les héritiers qui eussent fait un tour comme ça, on l'aurait su : mais dites plutôt que c'étaient de ces esprits horribles qui font périr les jeunes fiancées, et qu'on appelle des vampires.

EDGAR.

Sottises que tout cela.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! des Vampires, des jeunes fiancées... à quels dangers me suis-je donc exposée... que j'étais imprudente !

SCOP.

Comment cela, Mistriss ?

BRIGITTE.

L'autre jour, n'ai-je pas eu la curiosité de visiter cette grotte, et la témérité de la parcourir, accompagnée du seul intendant ? je ne m'étonne plus si j'éprouvais sous ces voûtes sombres, une certaine émotion.

SCOP, *naïvement.*

Allez, Mistriss, vous ne risquez rien, vous ; ces esprits n'en veulent qu'aux jeunes filles.

BRIGITTE.

Vous êtes très peu galant, M. Scop ; mais je m'oublie en causant avec vous, si notre maître, savait que nous nous

entretenons de ces choses-là, il entrerait dans une furieuse colère! Si j'apprends, me disait-il, encore l'autre jour, que tu oses répéter à ma sœur les contes ridicules que tu entends dans ce pays, je te chasserai sur l'heure.

SCOP.

Gardons-nous bien d'en parler tout haut.

BRIGITTE.

De la discrétion... c'est convenu... Je cours près de ma maîtresse, qui doit avoir besoin de moi.

SCÈNE II.

EGAR, SCOP.

SCOP.

Dites-moi, monsieur Edgar, vous qui étiez à Londres avec notre maître, connaissez-vous ce Lord qui vient épouser Miss Malvina ?

EDGAR.

Je ne le connais point; tout ce que je sais, c'est qu'il est Seigneur de Marsden.

SCOP.

De ce château qui est sur la côte, en face de cette île, où est votre future à vous?

EDGAR.

Précisément.

SCOP.

Il arrive donc comme tout justement pour assister à vos noces?

EDGAR.

Il pourra les honorer de sa présence, s'il arrive aujourd'hui.

SCOP.

Nous allons donc voir deux noces! Que j'en suis aise!

parce qu'au moins nous danserons, nous rirons. (*buvant.*) A votre future, M. Edgar.

EDGAR.

De tout mon cœur, maintenant : à miss Malvina. Puisse-t-elle être aussi heureuse en mariage qu'elle le mérite ?

SCOP.

Ah ! dieu ! je crois bien, si jamais j'étais son mari, je ferais bien son bonheur ; c'est un ange que cette fille-là.

SCENE III.

MALVINA, BRIGITTE, EDGAR et SCOP.

MALVINA.

Mes amis, on m'a dit combien vous avez mis de soins à me chercher cette nuit, je vous en remercie.

EDGAR et SCOP.

Ah ! Miss, vous êtes trop bonne ! (*Ils saluent en sortant.*)

BRIGITTE.

En vérité, ma chère maîtresse, j'ai besoin que vous me rassuriez sur votre état, je crains que la fatigue et la fraîcheur de la nuit n'aient altéré votre santé.

MALVINA.

Non, ma bonne, je me sens fort bien, je t'assure.

BRIGITTE.

Vous paraissez abattue... à travers votre sourire, je vois des signes de souffrance.

MALVINA.

Il est vrai ; je ne sais quel trouble m'agite, mais en vérité je n'oserais t'en confier le sujet, je crains de te paraître ridicule ; cette inquiétude vague que j'éprouve est le fruit, je crois, d'un songe.

BRIGITTE.

D'un songe, que dites-vous ! Ah ! le ciel permet quelque-

fois... (*se reprenant*) Ah! Miss, après l'éducation que vous avez reçue, un pareil sujet peut-il vous troubler!.. (*avec curiosité*) Ce songe était donc bien effrayant?

MALVINA.

Effrayant! oui, horrible même; hier soir, égarée dans la forêt, mes pas incertains me conduisirent vers cette grotte fameuse, à laquelle le vulgaire attache, dit-on, des traditions mystérieuses. Le tonnerre grondait...à la lueur des éclairs, j'aperçois près de moi l'entrée de la grotte; je m'y réfugie pour éviter l'orage, que tout annonçait devoir être passager. J'étais accablée de fatigue, et l'obscurité était complète: je m'endors au bruit du vent qui sifflait dans ces cavernes, et de la pluie qui frappait sur les feuilles de la forêt. Tout-à-coup il me parut que la grotte s'était éclairée, il me semblait que j'en distinguais les cavités les plus profondes, moi qui n'ai pénétré de ma vie sous ces voûtes. J'admirais ces colonnades multipliées, ces formes irrégulières et gigantesques, lorsqu'en laissant tomber mes regards autour de moi, je vis les pierres qui composent le sol, se soulever comme d'elles-mêmes.

BRIGITTE.

Ah! grand Dieu!

MALVINA.

Des fantômes livides sortaient de ces tombes entr'ouvertes. L'un d'eux se dirigea vers moi: un frisson me saisit, mais une puissance invincible me tenait immobile, et mes yeux mêmes ne pouvaient se détourner de la terrible apparition. Je l'envisageai... ô surprise! Je vis les traits d'un jeune homme... seulement il était pâle et paraissait souffrant ses.. yeux, fixés sur moi avec l'expression la plus touchante, semblaient me demander du secours. Plus il s'approchait de moi, plus la crainte que j'avais éprouvée diminuait; mais lorsqu'il fut tout près, lorsque son visage sembla presque toucher le mien, ô terreur! ses yeux, devenus caves, brillèrent d'un éclat extraordinaire; sa figure se décomposa, tous ses traits se renver-

sèrent avec des convulsions horribles... je me crus destinée à être la proie d'un monstre dévorant !...

BRIGITTE.

Est-ce possible ?

MALVINA.

Dans cet affreux moment, une puissance inconnue sembla arracher de moi le fantôme ; il rentra dans la terre en poussant des cris plaintifs : je m'éveillai... ma respiration était presque étouffée... j'étais couverte d'une sueur froide... l'orage avait cessé ; la lune éclairait l'entrée de la grotte, je m'élançai au dehors... encore effrayée, je cherchais à reconnaître ma route, lorsqu'un vieillard se rencontra devant moi, et me conduisit jusqu'à l'avenue. Là je trouvai mon frère, et je rentrai avec lui au château.

BRIGITTE.

Voilà un rêve bien affreux, j'en suis toute tremblante ! Mais... vous avez tort de vous effrayer de cela.

MALVINA.

Que veux-tu dire ?

BRIGITTE.

Oui... vous trouvant seule, de nuit... Ah ! Dieu ! des fantômes... Il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'on raconte, c'est pour faire peur aux enfans... Ah ! si j'avais été là... j'en frémis encore !.. Non, n'y pensez plus... ce sont les histoires que vous avez entendues... cela explique tout ..

MALVINA.

Cependant il est des circonstances que je cherche en vain à m'expliquer. Ne m'as-tu pas dit que tu avais visité cette grotte depuis notre arrivée?

BRIGITTE.

Sans doute, j'en ai parcouru tous les détours.

MALVINA.

Dans l'enfoncement, à droite, sous une espèce de Dôme, existe-t-il un rocher noir et pyramidal, qui ressemble à un Mausolée ?

BRIGITTE.

Oui, c'est ce qu'on nomme le tombeau de Fingal; mais il se trouve dans la partie la plus obscure, et on ne peut le distinguer qu'à la lueur des flambeaux.

MALVINA.

Eh bien! je l'ai vu cette nuit. C'est de là qu'est sorti le fantôme qui m'a tant effrayée dans mon rêve.

BRIGITTE.

Voilà qui est bien extraordinaire. Ah! ma chère maîtresse!.. mais voici votre frère, Miss... éloignez toutes ces idées... ce sont des visions! cachez-lui surtout le sujet qui nous occupe...un rêve...fi donc!...

MALVINA.

Ah! je me suis bien gardée de lui en parler, il est si grand ennemi de ce qu'il appelle des superstitions, que je n'ai pas voulu m'exposer à ses railleries.

SCENE IV.

AUBRAY, MALVINA.

AUBREY.

Eh bien! ma sœur, êtes-vous remise entièrement?.. quoi! déjà parée; je vous sais gré de cette promptitude; elle est d'un heureux augure! Brigitte, allez dire qu'on place un homme sur le doujon, et qu'on vienne m'avertir aussitôt que le Comte paraîtra. (*Brigitte sort.*) Cette journée, ma chère Malvina, doit préparer votre bonheur. Mais vous paraissez triste: est-ce ainsi que vous comptez recevoir votre époux?

MALVINA.

Ah! mon frère! le portrait qu'on nous a fait de Marsden, de ses qualités, de ses vertus, a suffi, sans doute, pour nous prévenir en sa faveur; mais plus l'instant approche et plus

je sens accroître mon inquiétude. Mon cher Aubray, n'oubliez pas que mon sort vous fut confié, n'allez pas risquer de me rendre malheureuse.

AUBRAY.

Malvina, votre inquiétude est mal fondée ; jamais, vous le savez ; je n'ai prétendu forcer votre inclination. Tout me fait desirer cette alliance ; mais le comte de Marsden ne vient ici que pour vous obtenir de vous-même, et s'il n'a pas le bonheur de vous plaire...

MALVINA.

Je ne dis pas cela, mon frère; mais vous qui souhaitez qu'il devienne mon époux, vous ne le connaissez pas personnellement.

AUBRAY.

Il est vrai, mais s'il ressemble à son frère, qui fut mon meilleur ami, il n'aura pas de peine à toucher votre cœur. Son frère était l'homme le plus séduisant!... On ne pouvait se défendre de l'aimer... Malheureux Rutwen!

MALVINA.

Toutes les fois que vous prononcez ce nom, vous vous attendrissez.

AUBRAY.

Hélas! puis-je ne pas regretter éternellement ce mortel généreux! ce modèle d'amitié? ignorez-vous, ma sœur, tout ce que je lui dois?

MALVINA.

Vous m'avez dit qu'il avait sauvé vos jours, et cette raison, sans doute, est cause que mon cœur s'émeut chaque fois que vous me parlez de lui ; mais êtes-vous bien sûr qu'il n'existe plus?

AUBRAY.

Ah! que ne puis-je conserver le moindre doute! mais hélas! cet événement fatal sera sans cesse présent à ma pensée. A l'époque de mon dernier voyage, je m'arrêtai quel-

que tems à Athènes ; j'y rencontrai lord Rutwen : enthousiaste, ainsi que moi, des beautés de la nature et des monumens des arts, il devint le compagnon de mes excursions et de mes plaisirs. Nous nous liâmes bientôt de l'amitié la plus étroite ; plus je le connus et plus j'appréciai ses qualités extraordinaires. Cet homme me parut avoir quelque chose de plus qu'humain... Je desirai, je l'avoue, que des nœuds étroits se formassent entre nous ; j'avais emporté votre portrait, il l'admira et fut le premier à me parler de cette alliance que je souhaitais : nous nous disposions à revenir en Ecosse pour consulter vos sentimens, lorsqu'un soir, ô déplorable souvenir ! Rutwen était allé à la campagne pour assister, je crois, aux noces d'une jeune fille que ses bienfaits avaient dotée en secret ; je m'étais rendu vers la nuit avec des domestiques à trois milles d'Athènes, pour attendre mon ami. Après un long retard, il arrive en désordre ; fuyons, me dit-il, ces lieux sont infestés de brigands, je viens d'être poursuivi. A peine a-t-il prononcé ces mots, que nous sommes assaillis ; mes domestiques mettent en fuite deux assassins, le dernier nous attaque avec furie. Je me trouve désarmé, il se précipite sur moi. Rutwen me couvre de son corps et tombe percé d'un coup mortel. Le brigand disparaît, je me jette sur le corps de mon ami expirant, il me dit en me serrant la main, j'ai sauvé tes jours, je meurs content ; je n'emporte qu'un regret, c'est celui de n'avoir pas le titre de ton frère... infortuné Rutwen ! tu devais donc périr ainsi, à la fleur de ton âge, si loin de ta patrie, et rester privé de sépulture !

MALVINA.

Quoi ! vous ne lui avez pas rendu les honneurs funèbres ?

AUBRAY.

Une circonstance extraordinaire m'empêcha d'accomplir ce dernier devoir. Couché à terre près de mon malheureux ami, je baignais son visage de mes larmes, lorsqu'il me dit d'une voix affaiblie : tout secours m'est inutile, ne t'expose pas en restant seul près de moi, au danger d'une nouvelle

attaque ; hâte-toi de t'éloigner ; puis, considérant la lune qui allait se lever derrière les nuages, il ajouta : tourne-moi vérs l'astre de la nuit, que je jouisse en mourant de cette dernière vue ! Je le déposai avec effort sur un tertre voisin, à peine l'y eus-je placé qu'il expira. Je m'éloignai pour réunir mes serviteurs, je passai une heure à les chercher, nous revînmes pour le prendre, son corps n'y étais plus.

MALVINA.

Il n'y était plus !

AUBRAY.

Seulement quelques brins d'herbe foulée et rougie de sang, me firent reconnaître la place ou je l'avais laissé. Je présumai que les assassins avaient enlevé le cadavre pour détruire le témoin de leur crime. Pendant deux mois, je fis des recherches infructueuses. Enfin je quittai la Grèce, et j'appris que lord Marsden ; était à Venise, je lui écrivis et je lui envoyai tout ce qui avait appartenu à son malheureux frère. Parmi ces objets se trouva votre portrait ; épris à son tour de vos charmes, il se proposa de remplacer Rutwen ; cette alliance ne saurait que nous honorer, lord Marsden est, m'a-t-on dit, un des seigneurs les plus favorisés à la cour de notre Monarque.

MALVINA.

Que Rutwen ne vit-il encore, mon frère, il me semble que ce qu'il a fait pour vous me disposerait déjà en sa faveur.

SCÈNE V.

Les Mêmes, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Monseigneur, le comte de Marsden vient d'arriver au château.

AUBRAY.

Ma sœur, allons le recevoir.

MALVINA.

Ah ! mon frère, souffrez que je ne sois pas présente à son arrivée ; je suis encore trop émue...

AUBRAY.

Eh bien! rentre un instant dans ton appartement. (*à Brigitte.*) Brigitte, accompagnez Malvina ; moi, je vole au-devant du Comte... Mais il est trop tard, le voici lui-même.

SCENE VI.

Lord RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

L'honneur que vous me faites Mylord... Ciel! que vois-je? quelle ressemblance !

RUTWEN.

Mes traits rappelleraient-ils à sir Aubray quelque ancienne amitié ?

AUBRAY.

C'est sa voix, je n'en puis douter... c'est Rutwen.

RUTWEN.

Tel fut mon nom, jusqu'au moment où la mort d'un frère aîné me mit en possession du titre de Marsden.

AUBRAY.

En croirai-je mes sens? Rutwen!.. es-tu l'ombre de mon ami ?

RUTWEN.

Mon cher Aubray, viens dans mes bras t'éclaircir de ce doute.

AUBRAY.

Grand Dieu! il est donc vrai... Mais, par quel prodige, lorsque je déplorais ta perte...

RUTWEN.

Un secours puissant me conserva l'existence ; lorsqu'il me

fut permis de me rapprocher de toi, tu avais quitté la Grèce; j'appris quelque tems après la mort de mon frère. Revenu à Londres, je t'écrivis en son nom, et j'ai voulu, en arrivant en Ecosse pour prendre possession de son héritage, te causer une surprise bien douce pour tous deux.

AUBRAY.

Quelle est ma joie ! je revois mon ami et mon ami me retrouve digne de lui. Car, n'en doute pas, Rutwen, c'était toujours toi que j'accueillais en Marsden, et ma sœur que je t'avais destinée n'eût été l'épouse de ton frère que pour acquitter ma dette envers toi.

RUTWEN.

Généreux ami ! mais crois-tu que je serai assez heureux pour plaire à l'adorable Malvina?

AUBRAY.

Je n'en saurais douter; elle était déjà touchée au récit que je lui faisais de tes infortunes, elle pleurait avec moi celui quelle croyait mort pour son frère; elle t'aimera, Rutwen; dans ce cœur ingénu et libre encore, la reconnaissance fera naître l'amour.

RUTWEN.

Ah ! puisses-tu ne pas me flatter d'un vain espoir ! mon ami, tu ne saurais imaginer le bonheur que je fonde sur cet hymen que ton amitié me prépare; je le sens, oui, mon existence tout entière y est attachée.

AUBRAY.

Je te reconnais bien, Rutwen; toujours enthousiaste, exalté : ma sœur est encore dans l'ignorance des passions, ne va pas l'effrayer.

RHUTWEN.

Je m'efforcerai, pour lui plaire, de cacher, s'il le faut, jusqu'à la violence de mes sentimens; mais qu'il me tarde de jouir de sa vue.

AUBRAY.

Elle vient.... Combien elle sera surprise !...

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Les Précédens, MALVINA, BRIGITTE.

AUBRAY.

Ma chère sœur, voilà cet ami généreux dont nous déplorions la perte encore ce matin; il vit par un miracle: c'est à lui que votre main est destinée.

RUTWEN.

Charmante Malvina, mon sort dépend désormais d'un mot de votre bouche.

MALVINA.

Mylord, la vie d'un frère chéri, mon devoir... (*Elle l'envisage.*) Ciel! que vois-je?

AUBRAY.

Vous pâlissez, Malvina! qu'avez-vous? Mon ami, elle se trouve mal! Holà! Scop!... Willams!...

BRIGITTE.

Ma chère maîtresse! revenez à vous.

MALVINA.

Ah! ces traits!... le fantôme de cette nuit!....

BRIGITTE.

Miséricorde!... Miss, contraignez-vous! quelle idée est la vôtre!

RUTWEN.

Eh bien! ce trouble est-il dissipé?

MALVINA.

Oh! oui. Que je suis insensée en effet! Mylord, excusez une faiblesse passagère, suite d'un accident qui m'est arrivé cette nuit.

RUTWEN, *étonné.*

Cette nuit!...

AUBRAY.

Nous sommes restés fort tard au château, ma sœur et moi ; c'est peut-être l'effet d'un peu de fatigue.

MALVINA, *à part.*

Je ne sais quel sentiment m'agite en sa présence.

RUTWEN.

Ah ! belle Malvina, rassurez mon cœur ; comment doit-il interpréter cette émotion ?

MALVINA.

Mylord... la surprise de vous revoir, après avoir déploré votre mort...

RUTWEN.

Serait-il possible, qu'avant de me connaître, le récit de mes malheurs vous eût intéressée à moi ?

MALVINA.

Comment aurais-je pu, Mylord, demeurer insensible au touchant dévouement ? Je suis la sœur d'Aubray, et mon cœur... pénétré de reconnaissance... (*à part.*) Je n'ose le regarder.

RUTWEN.

De la reconnaissance ! eh ! c'est moi seul qui en dois ici à mon ami ; et que ne lui devrai-je pas, si votre cœur approuve ses desseins généreux. Oh ! dites-moi que vous les confirmez, ou je meurs à vos pieds. (*Il lui prend la main.*)

MALVINA

Ah ! ciel ! ce transport....

RUTWEN.

N'a rien qui puisse vous effrayer. C'est en présence de votre frère, c'est de son aveu, que je fais ici le serment de vous adorer jusqu'à la mort !... Oh ! mon ami, joins tes prières aux miennes.

AUBRAY.

Cette union est l'objet de mes vœux les plus chers ; Malvina ne l'ignore point.

MALVINA, *à part.*

Quel charme inconcevable agit sur moi?

RUTWEN.

O mon ami! comme tout mon être s'est ranimé à sa vue! tu le sais, flétri par les malheurs, isolé sur la terre, tu me vis toujours prêt à quitter sans regrêt le néant qui m'entourait pour chercher un néant plus inconnu encore Cet ange, cet ange seul peut m'attacher à l'existence; c'est d'elle que j'attends une nouvelle vie: il me semble déjà que je la puise dans ses regards. Oh! Malvina! que votre bouche confirme un espoir si doux.

MALVINA.

Mylord, mon frère peut toujours compter sur mon obéissance.

RUTWEN.

Ah! Miss, vous consentez donc?...

MALVINA.

Ah! n'abusez pas de ma confusion; mon frère, laissez-moi me retirer, je vous en supplie.

SCÈNE VIII.

RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

Rutwen, mes desirs sont remplis; nous allons être frères.

(*Ils s'embrassent.*)

RUTWEN.

Mon généreux ami, il me reste une grâce à te demander: fais que notre hymen soit conclu sans retard.

AUBRAY.

C'est mon projet. Je vais hâter les préparatifs, et demain, si ma sœur n'y apporte point d'obstacles...

RUTWEN.

Demain ! jusqu'à demain !

AUBRAY.

Quel empressement!....

RUTWEN.

Je suis forcé de me hâter. Je ne puis demeurer que très-peu de temps en ce pays.

AUBRAY.

Tu m'étonnes.

RUTWEN.

Des motifs de la plus haute importance me rappellent à Londres.

AUBRAY.

Mais enfin, le terme que tu fixes ?...

RUTWEN.

Est court ; je n'ai que trente-six heures à passer avec toi.

AUBRAY.

Cela n'est pas croyable, tu m'as dit que tu venais prendre possession des biens de ton frère...

RUTWEN.

Il me suffira de me présenter au château de Marsden, et la distance n'est pas grande ; je pourrai être de retour ici avant la fin du jour.

AUBRAY.

Ma surprise est extrême. Ne peux-tu m'expliquer ?..

RUTWEN.

Tu apprendras plus tard les raisons qui m'obligent à te faire cette prière ; mais hâtons-nous, mon ami : va rejoindre ta sœur, et détermine-la.

AUBRAY.

Je ne puis te refuser, je crains bien cependant que ma sœur ne s'effraie de cette précipitation.

RUTWEN.

Sachez que mon existence même serait compromise par le moindre retard : si la vie de ton ami t'est chère...

AUBRAY.

Tu me fais frémir ! tu me découvriras cet étrange mystère! mais l'amitié parle et fait taire la curiosité. Je cours plaider ta cause. J'écouterai ensuite tes raisons.

SCENE IX.

RUTWEN *se promène agité, la main sur son front, ensuite* EDGAR *qui était au fond de la scène.*

EDGAR.

Mylord !

RUTWEN.

Que voulez-vous ?

EDGAR.

Permettez-moi de réclamer votre protection.... je suis l'un des serviteurs à sir Aubray.

RUTWEN.

En quoi puis-je te protéger ?

EDGAR.

Je vais épouser la fille de l'intendant de votre château de Marsden. On dit que vous vous disposez à visiter votre domaine.

RUTWEN, *vivement.*

Sa fille est ta fiancée ?

EDGAR.

Oui, monseigneur.

RUTWEN.

Et quand faites-vous la noce ?

EDGAR.

Ce soir, Mylord.

RUTWEN, *avec une joie concentrée.*

Ce soir!

EDGAR.

Oui, Mylord.

RUTWEN.

J'y serai.

EDGAR.

Oh ! Mylord, le respect m'empêchait de vous en prier ; mais si votre seigneurie daignait nous faire l'honneur de signer au contrat... sir Aubray a bien voulu me promettre la même faveur.

RUTWEN.

Je m'en fais un plaisir.

EDGAR.

Ah ! Mylord, que de bonté !

RUTWEN.

Combien de tems faut-il pour nous rendre à Marsden?

EDGAR.

La mer est calme, nous avons de bons rameurs, le trajet se fait en moins d'une heure.

RUTWEN.

Fais apprêter une barque et dis à mes gens de se préparer au départ.

EDGAR.

Je vais exécuter cet ordre, Mylord.

SCENE X.

RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

Tout est arrangé selon tes desirs, mon ami.

RUTWEN, *joyeux.*

Ta sœur consent aussi !

AUBRAY.

J'ai ordonné que tout soit préparé dans la chapelle du château, ce soir, à notre retour.

RUTWEN.

Tu veux m'accompagner ?

AUBREY.

Tu resteras si peu de tems auprès de moi, que je ne puis consentir à nous séparer un seul instant.

RUTWEN.

Digne ami, tu m'enchantes.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, EDGAR.

EDGAR.

Mylord, tout est préparé.

AUBREY.

Allons, partons, tum'apprendras en route la cause de ton départ aussi prochain.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la ferme du château de Marsden.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETTERSON, LOVETTE, *entourée de jeunes filles qui achèvent sa parure.*

LOVETTE, *vivement.*

Eh bien! mon père, mon père, a-t-on vu Edgar? il doit être arrivé.

PETTERSON, *souriant.*

Pas encore, ma chère Lovette, donne-lui le tems de faire la route.

LOVETTE.

C'est bien mal à lui; quand il était amoureux, il venait en deux heures du castel d'Aubray.

PETTERSON.

Tu crois donc qu'il ne t'aime plus?

LOVETTE.

Oh! mon bon père, ne me dites pas ça, j'en mourrais de chagrin. Mais parce que Monsieur doit se marier aujourd'hui, il ne se presse pas. On m'a dit que tous ces vilains hommes étaient comme ça.

PETTERSON.

Allons, ne te fâche pas... Les préparatifs de ta noce ne sont pas encore faits.

LOVETTE.

Mais, mon père, il me semble que le mari, c'est l'essentiel.

PETTERSON.

Ta toilette est au moins aussi importante, et elle n'est pas encore terminée, depuis ce matin.

LOVETTE.

Oh ! elle n'est pas finie. Allez, pour le punir, je veux me faire encore plus jolie. (*à ses compagnes.*) Mettez-moi ce petit chapeau, et puis ces rubans, et puis ces fleurs... Ah! Monsieur Edgar, vous vous faites attendre... Je vais vaus recevoir, allez, je ferai la coquette; mais, mon père, vous restezlà... Voyez donc si vous ne l'apercevez pas sur la colline, il lui est peut-être arrivé quelque malheur.

(*On entend dans la coulisse: voilà Edgar, voilà Edgar.*)

LOVETTE.

Ah ! mon dieu, le voilà !

SCÈNE II.

Les Mêmes, EDGAR, *suivi de jeunes garçons.*

EDGAR.

Ah! ma bonne Lovette.

PETTERSON.

Arrivez donc, Monsieur le futur.

LOVETTE.

Ah! comme tu as été long-tems!

EDGAR.

Pardon, pardon, mon cœur était toujours avec toi.
(*Il l'embrasse.*)

LOVETTE, *se reculant.*

Eh bien! que fais-je donc? moi qui voulais vous gronder...

EDGAR.

J'ai été forcé d'accompagner mon maître... qui revient

ici .. ah ! mon dieu, Monsieur Petterson, j'oubliaisde vous dire... Sir Aubary vient ici avec mylord Rutwen.

PETTERSON, *très-surpris.*

Rutven, il n'est pas mort!

EDGAR.

Ah! ces bruits là sont faux.

PETTERSON.

Comment!... je ne puis croire à son existence, depuis sept ans il nous serait parvenu des nouvelles de son sort... non, non, c'est impossible!

EDGAR.

Vous êtes opiniâtre!... mais, mon cher Petterson, reconnaîtriez-vous ses traits?

PETTERSON.

Ah! sans doute, ils sont gravées dans mon cœur; il ressemblait trop à son frère pour que je les oublie jamais.

EDGAR.

Vos yeux pourront vous convaincre, mais vous êtes un peu trop prévenu.

PETTERSON.

Non, je ne peux ajouter foi. (*On entend en-dehors.*) Vive Monseigneur!

EDGAR.

Entendez-vous les cris d'allégresse de ses vassaux!

PETTERSON.

L'homme qui a pris son nom est un imposteur.

SCENE III.

Les Mêmes, Villageois, RUTWEN, AUBRAY.

RUTWEN.

Oui, bon Petterson, reconnaissez les traits de Rutwen, ils sont flétris par le malheur...

PETTERSON, *se met à genoux.*

Ah! je vous reconnais maintenant, pardon, mais je n'osais croire au bonheur de presser, de bénir encore cette main si chérie!...

RUTWEN.

Relevez-vous, Petterson, mon cœur est touché de vos témoignages d'amitié, et je saurai reconnaître l'attachement que vous avez toujours porté à ma famille; surtou, je vous en prie, que ma présence n'arrête point vos jeux... Vous allez célébrer une noce?..

PETTERSON.

Oui, Monseigneur, voilà le futur et ma petite Lvoette, la fiancée.

RUTWEN, *à part.*

Encore une fiancée! et vingt-quatre heures...

AUBRAY.

La future est charmante.

LOVETTE.

Oh! oh! Monseigneur, vous êtes...

(*Elle fait des révérences, Rutwen fixe tous ses regards sur elle.*)

EDGAR.

Taisez-vous, coquette, et baissez les yeux.

LOVETTE, *vivement.*

Je vous défends d'être jaloux aujourd'hui.

EDGAR.

Eh bien! je te le promets.

PETTERSON.

Allons, enfans, allez vous livrer au plaisir, à la danse.

(*On entend un léger coup de tonnerre.*)

RUTWEN.

Pourquoi les éloigner, je veux partager leur ivresse, vous me permettrez de doter la jeune fiancée et de placer moi-même la couronne sur sa tête; les mariages sont des fêtes pour moi. (*Le tonnerre redouble.*)

EDGAR.

Ah! mon dieu, quel orage!...

PETTERSON.

Monseigneur, il vous sera impossible de vous remettre en route par un semblable tems, au risque de vous égarer ou de tomber dans quelque précipice.

AUBRAY.

La journée est avancée, rien ne nous empêche de passer ici la nuit.

RUTWEN.

La nuit... Quoi! tu retardes mon bonheur?

PETTERSON.

Monseigneur, cédez à nos vœux, nous sommes avides du plaisir de vous posséder.

AUBRAY.

Allons, rends-toi à leur prière, d'ailleurs l'orage ne nous permet pas de quitter ces lieux.

RUTWEN, *qui n'a cessé de regarder Lorette.*

Allons, puisque le ciel le veut, je consens à passer la nuit auprès de vous.

PETTERSON. *fait un signe, on forme une estrade pour Rutven.*

(*Le ballet est prés de commencer, lorsqu'on entend des accords de harpes; mouvement de curiosité. Edgard va au fond voir ce que ce peut être. Il revient.*)

EDGARD

Monseigneur, C'est un pauvre barde, un vieillard que l'orage a forcé de chercher un azile; il demande à se reposer.

PETTERSON.

Souffrez le... Monseigneur, ses chants pourront vous plaire.

RUTWEN.

J'y consens de bon cœur.

LORETTE.

Ah! que je suis contente, ils ont par fois des chansons très jolies.

RUTWEN, *à part.*

Dieu ! que cette fiancée est belle.

SCENE IV.

Les Mêmes, OSCAR.

(*C'est un vieillard dont la tête vénérable inspire le respect. Sa démarche a quelque chose d'imposant et de mystérieux.*)

OSCAR.

Grand merci... bon jeune homme, que l'ange de la paix vous protége toujours comme le cèdre protége l'arbrisseau. (*Il s'avance, considère Rutwen, et dit tout bas.*) Le voila !

PETTERSON.

Mettez vous là, bon vieillard.

LOVETTE *lui donne à boire.*

Prenez, bon père, et puis vous nous direz quelque...

OSCAR.

Oui, jeune fille, je vous dirai l'hzmne du mariage ; puissent mes chants vous apprendre le bonheur et puisse le grand être veiller toujours sur votre repos !

RUTWEN, *à part.*

Que veut dire ce ton sinistre ?

EDGAR.

Allons, brave homme, commencez : silence, vous autres.

OSCAR, *en s'accompagnanr.*

O jeune vierge de Staffa,
Brûlant de la première flamme,
Dont le cœur palpite déjà
Aux doux noms d'amante et de femme,
Au moment d'unir votre sort
A l'amant de votre pensée ;
Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort.

Oscar a les yeux attachés sur Rutwen dont la figure exprime la plus grande fureur; tous les autres personnages, groupés autour du vieillard, l'écoutent avec une sorte d'intérêt.)

Deuxième Couplet.

Quand le soleil de ces déserts,
Des monts ne dore plus la cime,
Alors les anges des enfers
Viennent caresser leur victime.
Si leur douce voix vous endort,
Reculez!... leur main est glacée!...
Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort.

(A la fin de ce couplet, Rutwen a peine à contenir sa fureur, il se lève agité.)

AUBRAY.

Qu'as-tu, mon cher ami?

RUTWEN.

Le chant lugubre de cet homme rappelle à mon esprit des pensers bien douloureux.

AUBRAY.

Il faut l'éloigner.

PETTERSON.

Allons, sortez, vieillard... vos chants déplaisent à Monseigneur.

OSCAR, *d'une voix sombre.*

Je le crois.

LOVETTE.

Puisqu'il en est ainsi, partez; mais quand vous reviendrez dans la vallée, venez me voir, et vous recevrez ma petite offrande.

OSCAR.

Hélas! demain peut-être mes yeux ne vous reverront plus.

(On le renvoie, quelques paysans l'accompagnent.)

SCENE V.

Les Mêmes, excepté OSCAR.

PETTERSON.

Enfans, avant de commencer la fête, préparez le festin où nous boirons à l'heureux retour de notre vertueux maître.

TOUS.

Allons, dépêchons.

AUBRAY, *à Rutwen.*

Permets, mon cher ami, que je te quitte pour un instant. Je ne puis résister au plaisir d'apprendre ton retour aux seigneurs des environs... et je veux que leur présence ajoute à l'éclat de ton hymen.

(*Tout le monde va pour sortir, Edgar donne le bras à Lovette ; Rutwen l'arrête.*)

RUTWEN.

Belle Lovette, voulez-vous m'écouter un instant?

LOVETTE, *en regardant Edgar.*

Dame, Monseigneur, je ne suis déja plus à moi.

RUTWEN.

J'espère que votre époux...

EDGAR.

Comment donc, Madame, puisque Monsieur le Comte vous fait l'honneur... (*à mi-voix.*) je ne suis pas jaloux de celui-là.

LOVETTE.

Me voilà à vos ordres. (*Tout le monde s'éloigne.*)

SCENE VI.

RUTWEN, LOVETTE.

RUTWEN.

Approchez, charmante fiancée.

LOVETTE. *reculant.*

Je n'ose pas.

RUTWEN, *du ton le plus doux.*

Soyez sans crainte... si vous saviez quelle ivresse j'éprouve à vous voir ! une force irrésistible m'entraîne auprès de vous, je tressaille en marchant sur la trace de vos pas, et près de vous je respire l'air du bonheur.

LOVETTE, *surprise un peu fachée.*

Moi, Monseigneur ! Est-il possible?

RUTWEN.

Hélas ! mon cœur n'a jamais palpité que pour une seule femme, une créature céleste, et vos traits m'ont rappelé tous les siens. Ce matin, mon cœur était usé par les regrets, la douce flamme des amours était éteinte dans mon ame, et ce soir, elle vient de s'y rallumer au feu de vos regards; et ce soir, je brûle !

LOVETTE.

Mais, Monseigneur, celle que vous aimiez.

RUTWEN.

Elle est morte !

LOVETTE.

Elle est morte ?

RUTWEN.

Vous seule pouvez la faire revivre pour moi.

LOVETTE.

Que dites-vous ?

RUTWEN.

Ah ! Lovette, connaissez-vous le bonheur de retrouver l'objet que l'on adorait ?

LOVETTE

Je n'ai jamais aimé qu'Edgar.

RUTWEN.

Edgar ! .. qu'il est heureux !.. et que mon malheur est grand.... ah ! pourquoi les Dieux vous ont-ils dérobée à mes yeux ... ou plutôt pourquoi m'ont-ils laissé vous voir ?

LOVETTE.

Eh! bien Monseigneur! ne me regardez plus... ne me revoyez jamais... ça vous fait trop souffrir.

(*Elle fait un pas pour sortir.*)

RUTWEN.

Arrêtez!... Lovette, que votre vue me console un moment de tout ce que j'ai perdu. Je veux repaître mon esprit des chimères d'une félicité qui n'éxiste plus, ne me refusez pas cette douce illusion, et je n'aurai plus qu'à mourir.

LOVETTE.

Que me demande-zvous?

RUTWEN.

La plus légère de tes faveurs, un regard... ta main, un sourire.

LOVETTE.

Ah! cessez, je vous en prie, cessez... si Edgar...

RUTWEN.

Ah! je donnerais mon existence tout entière pour une heure de ton amour, et si un seul de mes soupirs pouvait être entendu de ton cœur, tu m'aimerais.

(*Il lui prend la main.*)

LOVETTE.

Non, Monseigneur, non, laissez-moi.... Je suis trop émue.

OSCAR, *paraissant sur la montagne.*

« Gardez-vous, jeune fiancée,
» De l'amour qui donne la mort. »

LOVETTE *jette un cri et se sauve avec effroi.*

Ah!....

RUTWEN.

C'est l'enfer qui me poursuit. (*Haut.*) Ne t'éloigne pas, ou tremble.

LOVETTE.

Ah, Monseigneur!... par pitié!...

RUTWEN.

Je ne puis rien entendre.

LOVETTE, *sanglottant.*

Ah ! mon Dieu !

RUTWEN.

Tes larmes ont coulé... c'est pour moi.

LOVETTE.

Ne le croyez pas.... non, non, ne le croyez pas.

RUTWEN.

C'est en vain, ma vie dépend de toi.... à ce soir.... Songes-y bien, ma vie dépend de toi. .. et demain le bonheur ou la mort !.... On vient.... silence !...

(Il lui met une bourse dans la main, qu'elle refuse d'ouvrir; tout le monde paraît, elle est forcée de la prendre.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PETTERSON, EDGAR, Villageois.

(On apporte des tables, des trophées, des guirlandes, etc.)

PETTERSON.

Allons, allons, tout est préparé, Monseigneur ; quand vous l'ordonnerez, la fête commencera. Sir Aubray ne tardera point à vous rejoindre, mais il ne veut pas que son absence retarde nos plaisirs.

LOVETTE, *levant les yeux sur Rutwen.*

Je ne sais ce qui se passe en moi... mon âme n'est plus la même.

EDGAR.

Ma bonne Lovette, il me semble que tu as versé des larmes ?

LOVETTE.

Non, mon ami.

PETTERSON *frappe dans ses mains.*

Allons, en train, tout le monde.

(Le ballet commence. Aubray se place à table ; Rutwen

refuse de s'y mettre. Des jeunes filles lui apportent des rafraîchissemens ; il les remercie sans les prendre. A l'ouverture du divertissement, Lovette, oppressée, se fait suivre par ses compagnes, et sort. Rutwen profite d'un moment où Edgar verse à boire, et disparaît sur les pas de Lovette. On danse toujours, mais bientôt Edgar, ne voyant plus sa femme, se lève précipitamment et sort pour la chercher. La danse continue : on entend des cris dans la coulisse.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, AUBRAY, LOVETTE, *accourt dans le plus grand désordre.*

LOVETTE.

Mon père, sauvez-moi ! sauvez-moi !

PETTERSON.

Grands dieux !... ma fille !

AUBRAY.

Oh ! ciel ! qu'avez-vous ? et Rutwen ?

(*Rutwen entre poursuivi par Edgar.*)

EDGAR.

Scélérat ! (*Il lui tire un coup de pistolet.*)

RUTWEN.

Ah ! je meurs.

(*Tout le monde pousse un cri. Lovette tombe évanouie. Tableau.*)

AUBRAY.

Un assassinat ! (*Il tire son épée, Petterson le retient.*) Lâche ! je vais laver dans ton sang...

PETTERSON.

Edgar... qu'as-tu fait ?

EDGAR.

Mon père !... Milord !... arrêtez ! ne m'accusez pas : regardez Lovette... Le monstre voulait me déshonorer.

TOUS.

Est-il possible?...

RUTWEN.

Aubray !

AUBRAY.

Dieu !... il respire encore... O mon ami !

(*Tout le monde fait un mouvement pour s'approcher.*)

AUBRAY, *furieux.*

Fuyez ! fuyez ! voulez-vous lui arracher le dernier soupir? retirez-vous.

(*Petterson les fait sortir, et reste seul un peu dans le fond.*)

AUBRAY.

O mon ami ! mon frère !

RUTWEN.

Point de douleur, Aubray ; mon dernier souffle de vie est prêt à s'exhaler.

AUBRAY.

Non, non ; je veux te sauver.

RUTWEN.

Je le sens, tout secours est inutile. Je n'exige de toi qu'une promesse... la dernière, tu ne peux me la refuser.

AUBRAY.

Ah ! demande... prends ma vie, elle m'est insupportable sans toi.

RUTWEN.

Mon ami, je te demande pour douze heures seulement le plus profond secret.

AUBRAY.

Pour douze heures !

RUTWEN.

Promets-moi que Malvina ne saura point ce qui m'est

arrivé ; que tu ne feras rien pour venger ma mort avant que la première heure de la nuit n'ait sonné. Jure-moi le secret sur ce cœur expirant.

AUBRAY.

Je te le jure.

(*Quand tout le monde est sorti, le théâtre qui était éclairé est devenu obscur, et l'on a vu dans le fond la lune cachée par des nuages ; aux derniers mots de Rutwen, elle brille dans tout son éclat.*)

RUTWEN.

Aubray, l'astre de la nuit luit à mes yeux de sa dernière lumière, que je puisse le voir et adresser au ciel mes derniers vœux.

(*Sa tête retombe ; alors Aubray, secondé par Petterson, porte Rutwen sur le rocher du fond, il lui baise encore la main, et Petterson l'entraîne ; à ce moment on voit la lune planer entièrement sur le corps de Rutwen, et éclairer les glaçons de la montagne. La toile tombe.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un grand vestibule gothique, la porte de la chapelle se voit au fond.
(Des lampes sont suspendues en divers endroits, on voit des apprêts de fête.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, OSCAR.

BRIGITTE.

Nous voilà seuls; approchez, vénérable vieillard, personne ne peut nous entendre; vous possédez, m'a-t-on dit, le pouvoir de conjurer les esprits et de lire dans l'avenir.

OSCAR.

On ne vous a pas trompée.

BRIGITTE.

Vous savez donc pourquoi j'ai souhaité cet entretien.

OSCAR.

C'est pour calmer vos inquiétudes sur le sort d'une maîtresse que vous chérissez.

BRIGITE.

Dites, dites, ce que vous savez.

OSCAR.

Ecoutez : avant que l'aiguille n'ait atteint la première heure du soir, faites éloigner Miss Aubray de ce château, un grand danger l'y menace.

BRIGITTE.

Juste ciel, la crainte que j'éprouvais était donc une inspiration du ciel?

OSCAR.

L'innocence et la beauté n'ont point ici de refuge, cette contrée est habitée par des êtres redoutables, la terre de Staffa est féconde en prodiges.

BRIGITTE.

Je tremble, et sir Aubray, qui méprise mes avis !

OSCAR.

Le moment approche où il recevra le châtiment terrible de son incrédulité.

BRIGITTE.

Grand Dieu ! serait-il en danger de périr ?

OSCAR.

Non, vous le verrez bientôt, mais vous aurez peine à le reconnaître; il s'agitera comme un insensé, accablé sous le poids d'une affreuse incertitude; ses paroles paraîtront inintelligibles; à ces signes, vous reconnaîtrez la vérité de mes conseils: mais je vous le répète, éloignez Miss Aubray.

BRIGITTE.

Mais comment faire, aujourd'hui ?

OSCAR.

Tout danger cessera pour elle aussitôt que l'horloge du château aura frappé une heure.

BRIGITTE.

On vient; éloignez-vous, qu'on ne nous surprenne pas ensemble. Je suivrai vos conseils, mais, au nom du ciel, ne quittez pas le château, j'ai besoin que vous m'expliquiez ces choses effrayantes. Nous nous reverrons.

OSCAR.

Je resterai. *(Il sort.)*

BRIGITTE, *seule.*

Il me fait trembler avec ses prédictions. L'éloignement de sir Aubray et de Mylord, qui nous laissent seules dans ce château v[illegible], si je ne me trompe, la cause du danger.

SCENE II.

MALVINA, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Brigitte, je te cherchais, j'ai besoin de toi pour te faire partager ma joie !..

BRIGITTE.

Ma chère maîtresse ce n'est pas le moment d'être gaie, l'absence de sir Aubray...

MALVINA.

N'en sois plus inquiète, Rutwen vient de me dire que mon frère allait arriver.

BRIGITTE.

Mylord est ici?

MALVINA.

Tout-à-l'heure, en ouvrant la croisée qui donne sur le parterre, je l'ai aperçu ceuillant ces fleurs; il est accouru me les présenter, et il va venir me rejoindre ici pour la cérémonie qu'il brûle de terminer, il faut que nous partions pour Londres sur-le-champ.

BRIGITTE.

Ce matin même ! (*à part.*) Quel heureux hasard.

MALVINA.

Oui, il m'a expliqué le motif de ce prompt départ: il est averti que le Roi l'attend, pour lui faire épouser une dame de la Cour qu'il n'aime point, il n'a d'autre moyen de se soustraire à cet ordre que de me présenter au Roi avec le titre de son épouse.

BRIGITTE.

Et nous partons ce matin. (*à part.*) Allons, voilà un motif de s'éloigner, qui m'empêche d'en chercher un autre. (*Haut.*) Hâtons-nous, Miss, il me tarde de quitter ce château, je crois que j'y mourrais.

MALVINA.

Que dis-tu ? ce séjour te déplaît à ce point.

BRIGITTE.

Ah ! grands Dieux ! . . . Apprenez . . . Je voudrais bien vous dire . . . mais non, si vous saviez, non c'est impossible. Mais je cours faire les préparatifs de départ ; on vient c'est sans doute votre frère, pressez la cérémonie. Miss, je vous rejoindrai dans un instant.

SCENE III.

AUBRAY, MALVINA.

MALVINA.

Mon frère, avez-vous rencontré milord.

AUBRAY.

Mylord ! Hélas !

MALVINA.

Comme vous avez l'air triste, que vous est-il arrivé !

AUBRAY.

A moi, rien. (*à part.*) Comment lui annoncer cette affreuse nouvelle.

MALVINA.

Tout est prêt pour notre mariage, Mylord vous a dit sans doute ; les raisons importantes qui nous forcent à partir pour Londres ce matin même. Cette promptitude m'avait d'abord effrayé, mais si vous vouliez nous accompagner, Ah ! quel charmant voyage ! . . . Vous ne m'écoutez pas, vous soupirez, qu'avez-vous ?

AUBRAY.

Ah ! ma sœur, ne songeons plus à cette union.

MALVINA.

Que dites-vous ? n'est-ce pas vous même qui avez formé ces nœuds ? Auriez-vous retiré votre parole sans me consulter ?

AUBRAY.

Ce n'est pas moi, mais Rutwen... hier au soir...

MALVINA.

Tout-à-l'heure, encore, à mes pieds, il me jurait un éternel amour, et me pressait de hâter notre union.

AUBRAY, *stupéfait.*

Quoi? Que dites-vous? Ma sœur, votre esprit s'égare!..

MALVINA.

Ce que je vous dis est-il si étrange?

AUBRAY.

Rutwen, dites-vous, vous parlait tout-à-l'heure?

MALVINA.

Pourquoi cet étonnement? qu'avez-vous? Quels sont vos nouveaux projets... Parlez!... parlez...

AUBRAY, *à part.*

Moi qui l'ai vu périr, l'infortuné!

MALVINA.

Comment!

AUBRAY.

Les tombeaux rejettent-ils donc leur proie?

MALVINA, *inquiète.*

Mais, mon frère, le trouble où vous êtes, au nom du ciel! instruisez-moi de tout

AUBRAY.

Eh bien! rappelez tout votre courage.

MALVINA.

Vous m'épouvantez! Mais, Milord tarde bien à paraître!

AUBRAY.

Puisqu'il faut me résoudre à déchirer votre cœur, sachez que tous mes projets sont rompus... Un événement affreux, inattendu, nous a privés, moi d'un ami, vous d'un époux; l'infortuné Rutwen...

SCENE IV.

Les Mêmes, RUTWEN.

RUTWEN *s'est avancé, saisit le bras d'Aubray et lui dit d'une voix sombre.*

Songe à ton serment !

AUBRAY, *reculant épouvanté.*

Grand Dieu !

MALVINA, *effrayée.*

Tenez, le voilà.

AUBRAY.

C'est un spectre! fuis... éloigne-toi... tu n'es qu'une ombre mensongère... mon ami est mort !...

RUTWEN.

Aubray, reviens à toi, je t'en conjure, au nom de l'amitié.

AUBRAY.

Rutwen a été percé d'un coup mortel...sous mes yeux... tu n'es pas Rutwen... où donc est ta blessure...elle est encore sanglante...montre-là.

MALVINA.

Grand Dieu, sa raison est perdue.

RUTWEN.

Mon ami... regarde-moi, presse ma main... je suis Rutwen.

AUBRAY.

Éloigne-toi, fantôme !... ma sœur... dérobe-toi aux poursuites de ce monstre...il te dira qu'il est ton époux...refuse on serment...cet hymen est un crime.

RUTWEN.

Quel égarement affreux... holà!... Scopp, Brigitte... Williams !

AUBRAY.

Ma sœur, crois-moi...l'époux que je te destinais...il est

perdu pour toi... cette nuit Edgar... l'a surpris... c'est sa fiancée...

RUTWEN, *à part, à Aubray d'une voix terrible.*

Aubray?...souviens-toi de ton serment!

SCENE V.

Les Mêmes, Domestiques.

(*Rutwen leur fait signe d'emmener Aubray, ils le saisissent.*)

AUBRAY.

Que me voulez-vous? pourquoi me saisissez-vous, misérables?

MALVINA.

Arrêtez! que faites vous?

RUTWEN.

Sa position réclame des secours.

(*Rutwen leur explique qu'il est fou.*)

AUBRAY.

Ma sœur. jure-moi de conserver ta liberté jusqu'à l'instant ou l'airain aura fait retentir une heure.

RUTWEN *frémit.*

(*A part.*) Une heure...(*Haut.*) Mes amis, conduisez-le dans son appartement, prodiguez-lui tous les secours.

AUBRAY.

Ma sœur... avant une heure.

MALVINA.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre frère.

(*Pantomine pendant laquelle on emmène Aubray.*)

SCENE VI.

RUTWEN, MALVINA.

RUTWEN.

Ce cher Aubray, malheureux ami...

MALVINA.

Sa position m'alarme!... Que voulez-vous dire?

RUTWEN.

Combien je le plains d'être sujet...

MALVINA.

Que voulez-vous dire?

RUTWEN.

J'en fus témoin plusieurs fois dans le cours de nos voyages. Son ame, vous le savez, est ouverte aux impressions fortes, et son imagination se nourrit de pensées exaltées qui troublent par fois sa raison.

MALVINA.

Vous le croyez?

RUTWEN.

Je vous l'atteste!

MALVINA.

J'ai besoin que vous me l'affirmiez, car ce qu'il disait était si étonnant... et si cruel! que mon cœur en frémit encore... cet hymen est un crime!...

RUTWEN.

Malvina, vous devez bannir...

MALVINA.

Pardonnez, mais sir Aubray m'a servi de père, et j'ai pour lui toute l'amitié que peuvent inspirer la nature et la reconnaissance.

RUTWEN

Je suis loin de vous le reprocher, mais enfin, Malvina, si vous m'aimez ...

MALVINA.

Ah ! si vous en doutiez, combien je serais malheureuse !

RUTWEN.

Eh bien, chère Malvina, de ton amour dépend mon repos, mon bonheur, toute ma destinée... de ton amour dépend ma vie... Jure-moi donc d'oublier de vaines terreurs, et de n'être jamais qu'à moi, à moi seul !...

MALVINA.

J'en jure par le dieu qui peut lire en mon ame!

RUTWEN.

O bonheur!... c'en est donc fait, tu es à moi, reçois l'anneau sacré qui t'engage moi pour jamais.

MALVINA.

Ah! donne. (*Elle lui tend la main.*)

RUTWEN, *avec un sourire féroce.*

Tu frémis!... qu'as-tu?

MALVINA.

Je suis émue par un sentiment inconnu... Il a je ne sais quoi de douloureux... mes yeux se remplissent de larmes! Mon cœur se brise, et je l'entend encore: ma sœur, à une heure, tu connaîtras ce fatal secret!

RUTWEN, *frémissant.*

Grands dieux! si l'heure allait sonner! (*haut.*) Malvina, je t'en supplie, ne songe plus à ces vains rêves d'une imagination égarée. Hâtons-nous de consacrer les nœuds qui nous unissent. Tout doit être préparé pour la cérémonie. Rappelle-toi ce que tu m'as promis... ne t'éloigne pas, je vais te conduire à l'autel.

(*Il sort vivement et rencontre Brigitte, à qui il ordonne de veiller sur Malvina.*)

SCENE VII.

MALVINA, BRIGITTE, *effrayée par le regard de Rutwen se retourne.*

MALVINA.

L'approche de cette cérémonie me cause un étonnement pénible. Je respire à peine... cet instant va décider de mon avenir... Oh ! mais je serai heureuse !... j'en ai le doux présage.

BRIGITTE, *à part.*

Pauvre Miss, comme elle est agitée... c'est naturel.

MALVINA.

Oh ! oui, je serai heureuse.

BRIGITTE, *à part.*

Eh bien, je ne sais pas, cet homme a depuis quelques tems une figure... extraordinaire...

(*Malvina est pensive, Brigitte tousse pour se faire entendre.*)

MALVINA.

C'est toi, ma bonne !

BRIGITTE.

Je n'osais vous parler : dites-moi donc, Miss, que se passe-t-il dans ce château ?.... qu'est-il arrivé à votre frère ?...

MALVINA.

Hélas ! je ne puis encore te le dire.

BRIGITTE.

Il s'agite, il court, il s'arrête, il parle de vous... c'est comme des accès de folie... Tenez, Miss, voulez-vous savoir ce que j'en pense. (*A mi-voix.*) Je crois qu'il est possédé par quelque esprit.

MALVINA.

Ne pense pas à cela.

BRIGITTE.

Hum! hum! vous n'y croyez pas, vous... enfin je ne le souhaite pas, mais je le crains beaucoup... Ce pauvre sir Aubray... il m'afflige, c'est qu'on a toutes les peines du monde à le garder... il veut sortir... il est impatient... les heures ne semblent point passer assez vîte.

MALVINA.

Et il attendait une heure pour me découvrir son secret?..

BRIGITTE.

Ah! j'ai bien peur que cette journée ne finisse mal.

MALVINA.

Ah! Brigitte! le jour de mon mariage...

BRIGITTE.

Ah! pardon, ma bonne maîtresse, je vous afflige... Pardon, je ne sais plus ce que je dis, ne me croyez pas.

(*Musique sévère annonçant la cérémonie.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, RUTWEN *accourt.*

(*Le fond du théâtre s'ouvre, c'est-à-dire le grand portique, et laisse voir la chapelle éclairée, les domestiques placent des coussins, et quelques vassaux sont à genoux ; cela doit former un tableau sombre.*)

RUTWEN.

Venez, madame,...venez mettre le comble à ma félicité.

MALVINA.

Je vous suis, Seigneur.

BRIGITTE, *à part.*

Mon Dieu! que va-t-il arriver?

RUTWEN, *avec l'impatience la plus marquée.*

Eh! bien!... pourquoi tarder encore, venez Malvina, le ciel attend votre serment. (*Il lui prend la main.*)

(*Grand bruit en dehors et Aubray criant* ma sœur! ma sœur!)

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes, AUBRAY *accourt suivi par des Domestiques qu'il repousse. Tout le monde s'arrête*

RUTWEN.

Dieu! c'est Aubray.

AUBRAY.

Laissez-moi, laissez-moi!... ma sœur... où est elle?... je veux la voir... rendez-moi ma sœur... cruels!... vous allez la laisser immoler.

MALVINA.

Mon frère.

AUBRAY.

Ah! c'est toi! Ecoute-moi, ne le suis pas; il t'entraîne dans la tombe. Ce prêtre est un ministre de mort, ces flambeaux sont des torches funéraires.

RUTWEN, *en fureur.*

Suivez-moi, Malvina!

AUBRAY.

Barbare! je la défendrai. Tu n'as point de droits sur elle, et moi je suis son frère.

TOUS, *à Rutwen.*

Monseigneur! Monseigneur!

RUTWEN.

Je n'écoute rien! cette femme à moi... Ce furieux veut me la ravir.

MALVINA.

Non, non.

RUTWEN.

Ne voyez-vous pas qu'il est en délire?

AUBRAY.

Tu te trompes : dans un instant l'heure va me dégager de mon serment, je pourrai tout dire. (*Il retient Malvina.*)

RUTWEN.

Misérable ! si tu profères une parole...

(*Il veut entraîner Malvina qui résiste, alors il tire son poignard.*)

AUBRAY.

Tu ne l'auras que baignée de mon sang.

RUTWEN.

Eh bien ! vous périrez tous deux.

(*Il va pour frapper Aubray, une heure sonne, Malvina tombe évanouie dans les bras de Brigitte, le tonnerre gronde.*)

RUTWEN.

Le néant ! le néant !

(*Il laisse tomber son poignard et cherche à s'enfuir, des ombres sortent de la terre et l'entraînent avec elles ; l'Ange exterminateur paraît dans un nuage, la foudre éclate et les Ombres s'engloutissent avec Rutwen. Pluie de feu.*)

TABLEAU GÉNÉRAL.

~~19,668~~

FIN.

72175

De l'Imprimerie de Hocquet, Faub. Montmartre, n. 4.